

Eric Fesquet

L'étranger



L'étranger

Par Eric Fesquet

Un soir en France...

L'homme qui entra dans le bar n'avait pas d'âge. Sa petite moustache taillée avec soin semblait frétiller à chaque expiration, il était vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'une cravate foncée sans motif. Il resta un long moment sur le pas de la porte, observant l'intérieur du petit commerce rural et scrutant le moindre signe d'hostilité à son égard. Dès son entrée, les quelques poivrots présents dans la salle s'arrêtèrent de bavarder et tournèrent la tête dans sa direction. À sa vue, certains manifestèrent de la répugnance et affichèrent un rictus de dégoût en se repliant sur eux même, d'autres se poussèrent du coude en le pointant du doigt comme un malpropre. Son visage était difforme et contrastait avec sa tenue élégante et impeccable. Les anomalies qui parsemaient sa figure étaient repoussantes et lui donnaient un air mauvais à la limite du diabolique. Les clients finirent par détourner les yeux, comme si cet individu cauchemardesque allait disparaître ou retrouver une apparence normale dès qu'ils auraient tourné la tête. Ce ne fut pas le cas... cet homme était bien réel et sa laideur également. Troublés, quelques villageois cherchèrent du réconfort sur le visage beaucoup moins repoussant de leurs voisins de table ou retournèrent hâtivement à leur partie de cartes en s'agrippant fermement à l'épaisse couverture qui recouvrait leurs jambes comme s'il s'agissait d'une armure inviolable. Il faisait froid ici et le petit poêle à mazout au centre de la pièce arrivait péniblement à maintenir la température au-dessus des quinze degrés. Au fond de la salle, une vieille chanson de Gainsbourg s'échappait d'un juke-box poussiéreux qui paraissait atteint de bronchite chronique. Un voile de fumée de cigarette flottait à cet endroit et entachait la jolie demoiselle en poster qui posait quasiment nue sur une voiture de sport.

Il était à peine 22h00, mais l'atmosphère était étrangement calme et silencieuse, comme si tout ces gens s'enivraient depuis le petit matin et risquaient à tout moment de s'affaler sur leur table ou leur coin de bar sous l'effet de la fatigue et de l'alcool. Au milieu de cette salle obscure empestant la chaussette sale et le tabac froid, une personne attira son attention. Un homme d'une quarantaine d'années vêtu d'un pantalon de travail dégoûtant et d'une grosse veste d'hiver marron tachée de graisse et de colorant qui le faisait ressembler à un bodybildeur. Ce monsieur sirotait tranquillement sa bière, accoudé au bar, le regard perdu dans les bouteilles d'alcool alignées derrière le comptoir. L'étranger jeta un dernier coup d'oeil autour de lui, histoire de terrasser les derniers regards récalcitrants, puis il s'avança vers le zinc pour rejoindre le buveur solitaire. Il commanda une vodka puis déposa de quoi régler une vingtaine de consommations sur le comptoir, sous les yeux ahuris de l'homme assis là qui leva la tête vers lui.

« J'ai pas croisé de type fringué comme toi depuis l'enterrement de mon grand-père il y a vingt et un an, dit celui-ci. Même costume, même couleur, à la différence que lui, même mort il avait encore une tête présentable. »

Le villageois avait dit cela d'un ton de parfait mépris et ne manifesta aucune répulsion envers ce visiteur nocturne défiguré. Craignant une bagarre, quelques vieux bonhommes se levèrent précipitamment de leur chaise pour aller rejoindre leur femme à la maison. L'étranger ne broncha pas et esquissa même un petit sourire amical qui accentua ses anomalies disgracieuses au point de faire pâlir le barman. Celui-ci déposa rapidement le verre de vodka devant lui en baissant le regard. L'homme s'empara de la boisson et la descendit d'un trait. Le barman le resservit à contre coeur et quand il voulut ranger la bouteille, l'étranger le retint par le bras afin de la garder près de lui.

« Ce costume est ma tenue de prédilection, fit-il d'une voix calme, dominée par un accent slave ressemblant à du russe. Elle me sert pour mon travail.

– Tiens donc, t'as réussi à trouver du travail avec une gueule pareille ?! Ça tient du miracle, tu

bosses au fond d'une mine à charbon ou dans un train fantôme c'est ça ? Allez malheureux, retire ton masque, on est pas chez les clowns ici. »

Le paysan trempa ses lèvres dans sa chope puis s'essuya négligemment la bouche avec sa manche sale. Un restant de colorant bleu marine s'étala alors sur sa joue à la manière d'une peinture de guerre. L'homme en costume sourit et s'assit tranquillement à côté de lui en caressant sa moustache d'un geste presque affectif.

« Vous révéler mon métier serait une erreur, si l'on peut appeler ça un métier du reste, et je serai probablement lynché sur la place publique si je faisais une chose aussi absurde.

– Bé dit donc, t'es un drôle d'oiseau toi... t'es pas du coin on dirait, on aime pas trop les étrangers par ici, surtout s'ils viennent d'un autre pays. »

Le ton volontairement sarcastique du villageois ne parvint pas à impressionner l'étranger.

« Je rends service à des personnes dans le besoin si vous voulez tout savoir, et jusqu'à présent elles ont toujours été satisfaites de mon travail. Je suis ici pour affaire et je connais bien votre pays, c'est ici que l'on fait les meilleurs profits », déclara-t-il dans un français impeccable.

Il desserra légèrement son noeud de cravate et resta étrangement calme face à ce paysan rustre débordant d'hostilité. Dans pareille situation, beaucoup ne se seraient pas gênés pour lui balancer leur poing dans la figure.

« Je ne suis que de passage, ajouta-t-il pour tenter d'apaiser les tensions. Mon nom est Bogdan Thomislav. »

Il tendit une main en direction du villageois, mais celui-ci l'ignora en tournant volontairement la tête de l'autre côté.

« On est pas du même monde, lui lança celui-ci. T'as vu tes mains ? On dirait celles d'un jeune puceau tout juste bon à se secouer le poireau. Je suis sûr que t'es pas marié, aucune femme ne voudrait d'un gars comme toi... surtout avec la tronche que tu te payes.

– Je ne le suis pas en effet.

– M'aurait étonné du contraire... si encore tu avais ce qu'il faut dans le falzar. »

L'étranger ne s'offusqua toujours pas et paraissait même amusé par la conversation. Il s'humecta les lèvres et laissa son voisin palabrer sur son compte. La salle se vidait à vue d'oeil, les clients s'en allaient en saluant craintivement les deux hommes, désormais seuls au bar comme deux célibataires à la recherche de l'âme soeur. En quelques minutes, il n'y eut plus personne à part le barman, occupé à essuyer ses verres.

« Moi je bosse toutes les nuits et mon salaire je l'obtiens à la sueur de mon front », déclara l'homme bourru en passant une main dans ses cheveux gras.

Il la retira en grimaçant et s'épongea sur son pantalon. Visiblement, le travail n'était pas la seule chose à le faire transpirer, il devait être ici depuis un bon moment et ses gestes maladroits trahissaient son taux d'alcoolémie élevé.

« Je travaille également de nuit, argumenta l'étranger, et je ne ménage pas mes efforts croyez-moi... mais vous, aimez-vous seulement ce que vous faites ? »

Cette question parut déstabiliser le villageois qui se plongeait immédiatement dans la dégustation de sa bière.

« Qu'est-ce que ça peut te foutre ? finit-il par dire. Le principal c'est que je ramène du sel pour les épinards.

– Du beurre vous voulez dire ?

– C'est ce que j'ai dit ! cracha-t-il en fronçant les sourcils. Tu sais p'tit branleur, j'ai d'autres préoccupations dans la vie... j'ai ma femme par exemple, elle est ma lumière de soleil ou quelque chose dans le genre... sans elle, j'aurais autant d'importance qu'un pet de vache dans l'espace... quand je pense qu'elle m'attend toutes les nuits à la maison alors que je bosse comme un abruti à l'usine, au milieu du vacarme infernal des machines et entouré de dégénérés à la cervelle liquéfiée qui ne savent même plus différencier leur cul de leur tête à force de refaire toujours les mêmes gestes. Et cette saloperie de vapeur cancérigène qui t'attaque les neurones en permanence, au point que tu as même des fois du mal à réfléchir... et tout ça pour gagner un salaire de misère et avoir juste de quoi inviter ma femme au restaurant une fois par mois. Quand je rentre le matin, je suis

tellement crevé que je m'endors comme une masse, j'ai même plus la force de la prendre dans mes bras... ça doit pas être rose tout les jours pour elle, mais elle est toujours là, c'est une femme exceptionnelle.

– J'aimerais pouvoir vous croire voyez-vous, mais malheureusement je ne partage pas votre foi aveugle en l'amour cher monsieur, mon expérience personnelle n'a cessé de me prouver le contraire... pour moi, ce sentiment n'est qu'éphémère.

– Effet quoi ?!

– Ephémère... qui ne dure pas. »

Il y eut un long silence où le paysan parut méditer sur les paroles de l'étranger. Le barman était en train de rabaisser les rideaux électriques; le bar allait bientôt fermer ses portes. Bogdan Thomislav termina son énième verre et demanda une serviette en papier pour s'éponger les lèvres. Tout en se curant le nez avec son index, l'ouvrier observa son manège d'un air fasciné.

« Bé mon con, tu te prends pour la reine d'Angleterre on dirait. »

L'étranger ne releva pas la plaisanterie acerbe et jeta un coup d'oeil à la pendule suspendue au-dessus du bar tout en finissant de s'essuyer la bouche d'un geste élégant. Le villageois le dévisagea avec des yeux emprunts de curiosité, comme s'il venait de découvrir pour la première fois l'ampleur de sa difformité.

« Mais d'où tu viens ? » demanda-t-il.

– De Kopatchi en Ukraine, c'est là que mon existence a commencé un jour de novembre 1986. C'est un petit village dévasté par les radiations, un endroit où les femmes et les enfants n'ont plus le droit d'aller, un lieu où le mal invisible côtoie la sérénité. C'est en pleine zone d'exclusion, à sept kilomètres de la centrale.

– Quelle centrale ? »

L'étranger eut un sourire las, comme si la question lui avait été posée des centaines de fois.

« Laissez tombé, ce serait trop long à vous expliquer... Je vais devoir vous laisser, le travail n'attend pas.

– Tu parles, fit le villageois en remontant les bretelles de son bleu de travail. J'ai assez entendu de conneries pour ce soir... j'me taille aussi, j'ai du boulot qui m'attend moi. »

Il se leva et tendit deux billets au barman avant de sortir dans la rue sans un regard pour l'étranger.

Quelques minutes plus tard, Bogdan Thomislav passa le hall d'entrée d'un vieux bâtiment et emprunta ses escaliers pour se présenter devant la porte d'un appartement du troisième étage. Il frappa deux coups très légers et une femme blonde d'une quarantaine d'année vint lui ouvrir. En découvrant son apparence, elle eut un mouvement de recul et étouffa un cri avec sa main... mais son aversion fut très vite remplacée par un sentiment beaucoup plus intense. Elle le pria d'entrer.

« Je vous sers quelque chose ? demanda-t-elle en lui présentant un fauteuil en cuir dans un coin du salon.

– Non merci », fit-il en retirant sa veste.

Il la déposa sur la table basse et s'assit tranquillement en remettant son noeud de cravate en place. Juste en face de lui se dressait un vieux miroir qui lui renvoyait un reflet très erroné de lui-même, un peu comme si cet objet atténuait par miracle les imperfections de son visage. Le temps parut se suspendre tout à coup et la fascination qui le submergea lui fit monter les larmes aux yeux.

« Marion m'a dit que vous étiez plutôt efficace », confia la femme en l'observant de la tête aux pieds.

Il sortit brusquement de sa rêverie et hocha la tête en gardant les yeux rivés sur le miroir. Il faisait une chaleur à crever dans l'appartement. La femme semblait nerveuse et essayait désespérément de dissimuler ses mains tremblantes. Elle le regardait d'un air fiévreux, comme s'il allait lui sauter dessus.

« Calmez-vous chère madame, je ne vais pas vous mordre... et votre mari ? » demanda-t-il.

– Il travaille de nuit dans l'usine locale », dit-elle en déposant plusieurs billets de cinquante euros sur la table du salon.

Elle sourit puis ajouta :

« C'est lui qui paye, cet idiot ne sait même pas tenir un livre de compte... peut-être que s'il savait lire. »

– Il est comment votre mari ? Physiquement j'entends ? »

Interloquée par la question elle lui répondit malgré tout.

« J'aurais bien du mal à vous le décrire... il est si banal vous savez, mais il porte toujours son bleu de travail, même à la maison, et aussi une veste marron que même la lessive la plus chère au monde ne parviendrait pas à nettoyer. Pourquoi ? Vous l'avez rencontré ?

– En fait non, dit-il en souriant malicieusement, mais je suis certain que j'aurais apprécié sa compagnie ».

La dame parut surprise.

« J'ai changé d'avis, déclara-t-il brusquement en tapant dans ses mains. Il ne vous en coûtera rien finalement... disons que c'est pour fidéliser la clientèle.

– Vous plaisantez là ?

– Je suis sérieux... ce serait la moindre des choses, vous m'offrez l'hospitalité de votre ville pour quelques heures après tout... et vous êtes une personne tellement charmante. »

Elle finit par esquisser un sourire, visiblement intimidée par le faciès de son visiteur. Celui-ci se releva de son fauteuil et parut se déplier comme une carte routière.

« Vous me laissez faire ?

– Ah non ! fit-elle, faussement outrée. Certainement pas ! Même si je ne vous dois rien j'ai quand même le droit de disposer de la marchandise comme je l'entends, puis Marion ne devrait plus tarder maintenant.

Lentement, elle s'approcha de lui et avança timidement une main pour lui caresser l'entrejambe à travers le pantalon. Son souffle s'accéléra et l'excitation finit par la submerger quand ses doigts saisirent l'anatomie dilatée de l'étranger. Sa timidité s'envola aussitôt et fut remplacée par un désir extrême et incontrôlable prêt à la transformer en bête insatiable.

« On est déjà prêt à ce que je sens, lui susurra-t-elle à l'oreille tout en le masturbant délicatement. Mon Casanova, mon barbe bleu... Oh la la, elle avait raison la garce, elles sont énormes ! Deux pour le prix d'une... vos parents vous ont gâté jeune homme.

– Mes parents n'ont rien à voir là-dedans sale catin. »

Il agrippa brutalement la tignasse blonde de la dame pour la faire s'agenouiller. Elle poussa un cri de surprise et d'excitation avant de s'exécuter. Il resta imperturbable quand elle ouvrit lentement sa braguette. Il pensait au paysan, à sa veste marron répugnante, à la virulence de ses paroles... quelle drôle d'existence. Qui était le plus malheureux en fin de compte ? Le mari fauché exempt d'anomalie génétique ou l'homme riche et défiguré qui allait baiser sa femme ? On ne pouvait pas tout avoir dans la vie, tout n'était que demi-mesure finalement. Il s'esclaffa bruyamment, mais la femme du paysan était bien trop occupée pour se soucier de ce rire tonitruant. Bogdan Thomislav lui, était déjà en Ukraine, en pleine zone interdite, dans son petit village à deux pas de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Là-bas, son père attendait patiemment que son fils lui ramène ses tablettes de chocolat et son fusil flambant neuf pour tirer les sangliers radioactifs qui traînaient dans son potager. Quant à sa mère, il la voyait déjà danser en criant de joie quand elle découvrirait la cuisine toute équipée et sa batterie complète d'ustensiles qu'il allait lui rapporter. Il fallait qu'il amasse un maximum de bifton avant de repartir là-bas, le reste n'avait que peu d'importance, il laissait aux autres le soin de philosopher sur le sens de la vie...

Eric Fesquet

Bez et Esparon

Du 04 janvier au 07 avril 2009